

# LES ROSES BLANCHES



GIL JOUANARD

LES ROSES  
BLANCHES

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2016.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1067-7

*À toutes celles et tous ceux qui ne surent  
jamais qui ils étaient ni comment faire pour  
s'atteindre soi-même.*



## MARIE CÉLESTINE JULIETTE

Son vrai prénom était Marie. On le lui avait donné, selon toute vraisemblance, pour honorer la sainte mémoire de la mère du fils de Dieu. On en sait une autre qui, du temps où le dieu des dieux prenait, pour s'autoriser semblable privauté, tantôt l'aspect d'un taureau, tantôt celui d'un cygne ou même, subtil raffinement et sournoise rouerie, celui d'un nuage, se vit attribuer le beau prénom d'Hélène, connue aussi sous la désignation de fille de Lédà, ainsi que se plurent à la désigner les sieurs Meilhac et Halévy, coauteurs du livret du célèbre opéra-bouffe mis en musique par Jacques Offenbach. Elle, c'était Marie, en hommage à la vierge immaculée et ce nonobstant parturiente, qui fut, et reste par endroits, adorée, autant sinon plus que son rejeton, par la deux centième génération des adeptes de la secte des fidèles thuriféraires de Jésus, fils de menuisier, faiseur de miracles et mystérieusement, quoique en tout petit comité, ressuscité d'entre les morts.

Le problème (façon de parler car l'affaire n'est à vrai dire pas spécialement problématique), c'est que sa sœur aînée ainsi que ses trois sœurs cadettes furent, elles aussi,

placées sous le signe tutélaire et nominal de ce même prénom. Alors, le secrétaire de la mairie de leur lozérien petit village natal avait eu recours à une astuce, parfaitement illégale, laquelle avait consisté à placer, pour chacune d'elles au fur et à mesure de leur involontaire et inconscient émargement au registre des vivants, le nom de Marie en tête d'une liste de trois prénoms, dont il était implicitement convenu, contre toute logique et au prix d'un total mépris à l'égard de l'usage dûment entériné, que l'usuel, et de ce fait l'officiel, serait le dernier et non pas le premier... Mais, tout bien réfléchi, les Saintes Écritures elles-mêmes ne nous avaient-elles pas familiarisés avec cette étrange anomalie, elles qui stipulent que les derniers seront les premiers ?

C'est ainsi que Marie Célestine Juliette avait par convention tacite été d'emblée désignée par son troisième prénom, Juliette. Pour les mêmes raisons, les autres étaient couramment appelées, non pas Marie, bien entendu, mais, respectivement, Clémence, Augustine, Maryse, Denise. En fait, aucune d'elles ne porta jamais, de façon usuelle, son vrai, c'est-à-dire leur véritable et commun prénom officiel. Cette surprenante confusion ne fut jamais la cause de la moindre difficulté, puisque, dès leur petite enfance, Marie Clémence répondit au doux prénom de Clémence, Marie Juliette à celui de Juliette, Marie Augustine à celui d'Augustine, etc.

Donc, la seconde Marie porta le prénom de Juliette, favorablement connoté dans la littérature (non seulement à cause de l'aimée de Roméo, mais aussi grâce à une certaine madame Drouet dont la sexualité extraconjugale fut



longtemps en harmonie avec celle du poète, romancier et dramaturge Hugo Victor). Et c'est ce prénom que l'administration elle-même prit l'habitude d'entériner, sauf lorsqu'elle lui adressait un extrait d'acte de naissance, sur lequel Marie ne pouvait éviter de figurer en tête du cortège des prénoms.

Pour amusant qu'il soit, ce détail est de peu d'importance en regard du type d'existence que Marie, alias Juliette, menait, sa vie durant, c'est-à-dire durant quatre-vingt-trois ans. Il ne sera mentionné ici qu'afin de pointer l'étrangeté des mœurs en cours à l'époque, dans un des endroits qui comptaient alors, c'est-à-dire dans le courant des années dix du vingtième siècle, au nombre des plus reculés de la galaxie européenne.

Le lieu, les circonstances et l'environnement qui avaient présidé à sa soudaine irruption à la surface du monde visible étaient si confondants d'archaïque rusticité qu'ils étaient tout ce qu'on voudra, sauf ordinaires. Et sa vie, continûment placée sous le signe de la plus extrême banalité, fut cependant émaillée d'une suite quasi ininterrompue de rebondissements de la plus haute singularité.

De quelque façon que l'on prit son cas, Juliette en était un, de cas, un sacré cas, même. Un atypique cas de figure.

Si ses conditions initiales et héréditaires de vie la firent d'emblée se fondre dans la masse d'un morne et quasiment sordide anonymat, sa nature et son tempérament l'empêchèrent de s'y dissoudre tout à fait, et lui valurent

même de vivre une existence extravagante, abracadabrante, digne en tout point de se voir cataloguer au rang des sagas (genre littéraire particulièrement apprécié des peuples que les hasards des migrations postglaciaires firent s'intégrer au grand ensemble culturel et linguistique connu sous le terme oïseux mais généralement admis d'indo-européen).

Juliette, qui ne fut jamais rien, fut loin, très loin, d'être n'importe qui ou n'importe quoi. Du néant de son origine et de sa condition, elle sut faire une épique et picaresque fiction romanesque, constituée d'à-pics vertigineux comportant infiniment plus de bas que de hauts, mais jamais ramenés et stabilisés au niveau d'un accommodant moyen terme.

\*

Le répertoire dramatique universel, relayé par la rumeur publique qui est friande de lieux communs et d'images d'Épinal, a fait du prénom Juliette la clé d'un imaginaire sentimental placé sous le signe de la haute tension, celui de l'amour malheureux, qui inclut également ceux de Laure, d'Héloïse, héroïnes réelles, mais aussi d'Iseut, personnage de fiction, tout comme le fut précisément la Florentine mademoiselle Capulet, alias Juliette précisément ou, plus exactement, Giulietta.

Marie Célestine Juliette ne savait rien du drame médiévalo-renaissant sorti du cerveau de William Shakespeare ; quoiqu'elle en vînt au bout du compte à passer une partie non négligeable de sa durée de vie à rêver,

sur le mode de l'occasion manquée et de l'injuste sort contraire, d'un improbable Roméo, le substrat culturel de cette affaire entre Capulet et Montaigu lui était aussi peu familier que le nom du mystérieux, énigmatique et pour tout dire totalement inconnu, dramaturge de Stratford-upon-Avon.

Pourtant, sa nature fut bel et bien rêveuse et romanesque, quoique non moins tumultueuse et aventureuse ; elle aura en quelque sorte été une Juliette mâtinée d'Anny du Far West.

Sans doute dut-elle de cumuler les aspects dominants de ces deux types de caractères à l'assez peu ordinaire façon dont elle était née et dont elle fut amenée à ignorer jusqu'aux rudiments de ce qu'on entend lorsqu'on prononce le mot éducation.

Lorsqu'on dit qu'un enfant naquit aux champs, on signifie que le jour lui fut donné dans une ferme ou dans une maternité implantée en milieu rural. Avec Marie Juliette, c'est au sens le plus littéral qu'il convient de prendre la formule, en veillant toutefois à la corriger très légèrement et à dire, dans un souci de précision topologique, qu'elle naquit, non pas «aux» champs, mais... «dans» les champs.

La vie quotidienne était fort rude dans le Gévaudan de la première moitié du vingtième siècle. Personne ne semblait au demeurant s'en offusquer puisque cette rudesse plongeait ses racines dans des siècles de misère noire et que personne n'avait jamais connu, s'il n'était pas riche

propriétaire, autre chose que des versions à peine édulcorées, mais jamais adoucies, de l'esclavage antique et du servage médiéval.

Comme l'ignorance de toute technique ou moyen de contraception, renforcée par le diktat d'une Église stipulant qu'une famille doit avoir beaucoup d'enfants, reçus à parité et dans l'enthousiasme comme autant de dons du Seigneur Tout-Puissant (et, pour peu qu'ils fussent de sexe viril, comme de futurs conquérants des deux grandes Provinces perdues de l'Est, voire comme des caporaux potentiels destinés à maintenir des peuplades arriérées sous le joug débonnaire de la Civilisation), ce petit monde affichait avec autant d'orgueil que de consternation de pullulantes marmailles, qu'il était bien incapable d'éduquer, mais aussi de nourrir décemment.

L'ignorance se transmettait ainsi de mère en fille et de père en fils; quant à la faim, elle circulait de maison à maison ainsi qu'un virus ou que, en des temps pas si reculés que ça, l'haleine fétide et funeste de la Peste Noire.

C'est dire le peu de chances dont disposait la petite Juliette d'entendre ou de lire un jour, fût-ce par le plus grand des hasards, le commencement du début d'une vague information concernant les noms, les personnes et les cas de figure du couple théâtralement constitué par les emblématiques amoureux véronais.

À six ans, elle avait été mise à l'école du village, tenue par des religieuses du couvent de Bouldoire. Sa vivacité

d'esprit avait attiré l'attention des « bonnes sœurs », qui lui prédisaient un avenir d'institutrice, voire de nonne, fonctions qu'elles-mêmes cumulaient avec allégresse. À huit ans et demi, et à leur grand regret, ses papa et maman se virent hélas dans l'obligation de la retirer de cet asile de béatitude, où elle avait juste eu le temps d'apprendre à lire et à écrire d'une façon qui, ultérieurement, fera toujours l'étonnement de son fils, car, nonobstant ses fréquents mais rarement monstrueux écarts orthographiques, elle s'en tirait plutôt bien (sa lecture à haute voix étant elle-même dispensée du ânonnement que l'on eût été enclin à attendre chez un sujet si peu scolarisé).

Son frère aîné (en fait un demi-frère né du premier mariage de son père et « responsable », par sa naissance même, de la mort de la pauvre première épouse, sa mère) était déjà garçon vacher dans une ferme des environs. Son second frère, chouchouté par le curé (dont il deviendra un jour le bedeau), avait échappé à la fatalité puisqu'il avait été, aux frais exclusifs de l'Église, placé dans un petit séminaire du Midi, avec pour perspective de devenir l'un de ces curés de campagne dont le département de la Lozère était, à égalité avec celui du Finistère, le très zélé fournisseur (son homosexualité ayant été dénoncée à grand bruit, il fut toutefois écarté de cette voie royale et se retrouva maître d'internat professionnel, ce qui était une étrange façon de préserver les jeunes pensionnaires de ses éventuelles assiduités !). Sa sœur aînée était déjà en main chez des paysans. Et trois autres sœurs venaient derrière elle, âgées respectivement de un, trois et cinq ans de moins qu'elle (elles subiraient le même sort, le moment venu).

Juliette laissa son pupitre, la règle de trois aussi bien que celle servant à tirer des traits droits, le livre de lecture du cours élémentaire deuxième année, le cahier de dictées, et accompagna son père en sautillant sur le sentier caillouteux qui conduisait à la ferme où un campagnard esclavagiste plutôt bourru (quoiqu'il le fût moins, paraît-il, que son épouse) en prit livraison.

Les conditions de ce placement étaient les suivantes : la petite fille garderait le troupeau de brebis, du lever au coucher du soleil, dans les prairies environnantes (dont certaines se situaient à quatre, cinq ou six kilomètres de la ferme). Plus tard, quand sa taille et sa force musculaire auraient crû, elle passerait aux vaches et laisserait sa place à un nouvel enfant. Elle dormirait sur une litière placée dans l'étable, bien au chaud grâce à la douce tiédeur odorante dégagée par la peau et l'ensemble du corps des vaches et des taureaux. Elle disposerait, pour son pique-nique quotidien, d'un quignon ou d'une tranche de pain rassis, d'un vague morceau de blanc de jambon ou de lard, disons le mot : de couenne, ou encore d'une lichette de fromage dur comme du bois. Elle trouverait à boire dans l'un des innombrables ruisseaux ou dans une des sources, voire des fontaines, de ce pays regorgeant d'eaux courantes, serpentines, bondissantes ou stagnantes. Rentrée à la nuit, elle aurait droit, en guise de dîner, à une écuelle de soupe et, le dimanche, aux restes du repas de la famille patronale.

Les brebis ignorant depuis toujours jusqu'à la notion de repos dominical, sans parler de celle de jour férié, elle

mènerait, le dimanche, la même existence que celle qui lui échoyait les lundis, mardis, mercredis, jeudis, vendredis et samedis. Sauf un dimanche par mois où elle aurait le droit de courir jusqu'au village et à la maison de ses parents, en partant dès cinq heures du matin et en avalant les huit ou dix kilomètres en moins d'une heure et demie.

Ce dimanche béni, qui avait pour but de la faire, premièrement, apporter les cinq sous de son salaire à sa mère, deuxièmement, assister à la messe (car tout ce petit monde était chrétien, non pas à la façon de François d'Assise ou de Thérèse d'Avila, mais plutôt à celle dont on suppose qu'elle fut à l'origine de l'expression imagée et un peu méprisante de «foi du charbonnier»). À midi, elle avalait en toute hâte le potage maison et un repas pauvre mais bourratif, puis elle courait jusqu'à la ferme afin d'être de retour avant l'heure du dîner.

Cela dura six ans. Une éternité à cet âge. Un jour, elle sauta le dimanche familial, sans que ses parents aient été prévenus (d'un coup de calèche, le paysan ou son fils aîné eût été pourtant en vingt minutes au village). La cause en était qu'elle avait été malade, suite à l'absorption de viande avariée, que ses patrons, constatant la présence d'une très suspecte couleur verdâtre, avaient décidé de jeter, puis, se ravisant au nom du principe en vertu duquel «il ne faut rien laisser perdre», avaient fait cuire et concédée à la jeune serve, se disant sans doute que ces pauvres avaient, de par leur complexion et à cause de l'habitude, la capacité de pouvoir tout digérer; sans compter que, de toute façon, la santé d'un être

aussi insignifiant n'avait guère plus d'importance que celle d'un cabri. Le garçon vacher ayant soufflé l'information à l'une des oreilles de la sœur aînée, qui « gardait » dans un pré voisin du sien, celle-ci parvint enfin, considérablement amplifiée, aux parents, qui ne semblent pas s'être particulièrement inquiétés (une indigestion ou quelque chose du même genre, ce n'était pas bien grave!).

Lorsqu'elle eut quatorze ans, un jour, elle se blessa sérieusement à une jambe en s'écorchant à un clou qui dépassait du bord d'une clôture. Cette année-là, elle était passée aux vaches. Les fermiers l'obligèrent à continuer de conduire le troupeau aux prairies, quoiqu'elle peinât fort à marcher; la blessure suppura; la malheureuse boitait bas et souffrait horriblement. Le même jeune domestique, inquiet, courut en cachette prévenir la sœur aînée qui, le dimanche, descendit alerter les parents.

Enfin, le père réagit. Il monta à la ferme, prit sa fille par la main sans un mot et l'aida à claudiquer jusqu'à la maison, fit venir un médecin qui déclara qu'à quelques jours près il eût fallu opérer en urgence et peut-être amputer.

À peine remise, Juliette fut conduite à Marvejols, la petite ville distante de cinq kilomètres, et placée comme bonne à tout faire dans une famille de bourgeois qui lui imposa le mode de vie des jeunes employées de maison d'alors. Dormant dans une soupenette, elle assistait la cuisinière, faisait le ménage, les chambres et servait à table, moyennant un salaire bien entendu dérisoire (moins



toutefois que n'avait été celui antérieurement concédé par les fermiers).

À peine installée dans son réduit sous charpente, elle fut convoquée par la maîtresse de maison, qui lui signifia en termes dépourvus d'aménité le contenu de son cahier des charges hallucinant, puis s'en prit, sur un ton dont le mépris n'était ni absent ni même voilé, à son prénom, qu'il était hors de question qu'elle conservât durant son service :

– Juliette, c'est trop distingué pour quelqu'un de votre condition... On vous appellera Marie, prénom qui convient parfaitement à une bonne. D'ailleurs, j'ai vu sur votre extrait d'acte de naissance que c'était votre vrai prénom, puisque c'est le premier. Pourquoi vous appelle-t-on Juliette? Cela ne vous va pas du tout; c'est beaucoup trop chic; c'est bon pour une héroïne de roman ou pour une femme de qualité.

Elle était autorisée à prendre le dimanche matin pour aller à la messe; mais, à midi, elle devait servir la famille à table, et l'après-midi faire le ménage. Un soir, lorsqu'elle eut dix-huit ans, elle demanda sa soirée pour aller au bal (elle n'avait jamais dansé de sa vie, mais aspirait à apprendre). Ses patrons la lui refusèrent. Alors, en accord avec la vieille cuisinière, elle entra dans une phase frondeuse, qui allait inaugurer ce qui sera désormais l'une des constantes de son caractère, jusqu'à sa mort. Aussitôt après avoir servi puis desservi, elle sortit sans prévenir personne, sauf sa collègue complice, s'en fut danser et rentra à la nuit, ce qui fit scandale.

Elle était toutefois trop travailleuse, efficace, disciplinée et honnête pour que les choses allassent trop loin (« quand on en tient une bonne, on préfère la garder, quitte à lâcher un peu la bride »). À partir de ce jour, elle eut officiellement le droit d'aller en effet, le samedi soir, tandis que sa vieille amie cuisinière acceptait de faire à sa place le service à la table des maîtres, au bal ou même, une fois, à une séance en plein air de cinématographe.

Lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt ans, sa sœur aînée vint la voir pour lui proposer un marché. Voilà de quoi il s'agissait...

\*

Placée chez des bourgeois de Roquemaure, dans ce Gard rhodanien qui se trouve à proximité d'Avignon, Clémence y menait la vie austère des domestiques, à la fois femme de chambre et bonne à tout faire, ne disposant comme jour férié que du seul dimanche (à condition d'être rentrée le soir pour servir le dîner). Du moins était-il permis à ces recluses de sortir le samedi soir, après le service.

C'est lors d'une de ces sorties que Clémence avait rencontré Joseph, cheminot du PLM et Ardéchois d'origine. Étant allée demander à « Madame » l'autorisation de se marier, c'est-à-dire celle de quitter son emploi, qui comportait une impérative assignation à résidence, celle-ci lui fit valoir le dommage grave qu'allait lui faire subir cet authentique abandon de poste, assimilable à une

désertion et portant un lourd préjudice à la pauvre famille ainsi privée d'une de ces perles qu'on ne trouvait qu'au fond des campagnes reculées du Massif central ou de la lointaine Bretagne (car les Vaclusiennes, les Gardoises et les Drômoises, infiniment plus délurées, ne se laissaient déjà plus aussi facilement asservir).

Madame consentit à donner son autorisation (ce terme d'autorisation ayant été prononcé tel quel, ce qui aujourd'hui passerait pour une extravagante ingérence dans la vie privée d'autrui), à condition que la lâcheuse proposât elle-même, en guise de remplaçante, une jeune personne de confiance, issue du même contexte que celui dont elle venait, elle, Clémence, contexte rassurant du fait de son arriération.

Clémence avait aussitôt songé à sa jeune sœur, obtenu un jour de congé s'ajoutant au dimanche, afin de monter au pays, et convaincu ses parents que l'avenir de leur seconde fille se situait plus au sud, près d'une ville attrayante, et à des conditions qui surpassaient, et de beaucoup, celles ayant cours à Marvejols (du point de vue du salaire comme de celui de la liberté, cette histoire de liberté du samedi soir paraissant alors mirifique...). Seul ennui, ils cesseraient de percevoir la dîme que leur versait Juliette, désormais trop éloignée de la maison et trop âgée pour n'avoir pas des velléités d'indépendance vis-à-vis de papa-maman, sans parler des idées d'emplettes futiles qui viennent spontanément aux filles passé quinze ans. Mais avaient-ils le choix? Clémence, dont l'autoritarisme surpassait de loin celui qu'auraient pu lui opposer ses parents, en fit son affaire. La perte serait si

insignifiante de toute façon que cela ne valait même pas la peine d'en parler.

Forte de cet assentiment, elle était allée sonner à la porte des maîtres marvejolais, et avait demandé l'autorisation de parler un moment à sa sœur, sans leur donner le motif de cette visite si inhabituelle, mais précisant qu'il s'agissait d'une affaire grave la concernant.

Juliette, esclave consentante depuis l'âge de huit ans et demi, sentait depuis quelque temps monter en elle les signes avant-coureurs d'un tempérament farouchement autonome et secrètement frivole; et l'idée de s'en aller vivre à une petite heure d'autocar d'une grande ville, où elle pourrait aller danser le samedi soir et peut-être même s'offrir la première séance de cinéma du dimanche avant de rentrer servir Madame et Monsieur, lui parut jouter les abords immédiats d'un faramineux Paradis terrestre, dont les anges seraient des Princes charmants, tous empressés et prévenants, voire encore un peu plus que cela.

Elle accepta, alla voir ses patrons qui firent les gros yeux, lui faisant valoir le risque considérable qu'elle prendrait en allant séjourner en cette contrée de perdition, où déjà la pratique de la religion avait notoirement reculé, où le diabolique syndicalisme exerçait de profonds ravages, où la débauche était monnaie courante. Ils savaient en fait, par-devers eux, qu'avec Juliette, ils perdaient une représentante de l'ultime génération de ces pauvresses campagnardes, prêtes à tout subir pour être nourries et logées et disposer d'un salaire de misère contre douze

à quatorze heures de présence active au sein d'un foyer dont elles assumaient l'intégralité des tâches ménagères, domestiques et, dans la mesure du possible, humiliantes.

S'étant senti pousser des ailes, elle accepta sans hésiter l'offre de sa sœur, qui s'était à tort attendue à devoir faire jouer son autorité d'aînesse, ainsi que celle qui lui était de surcroît aussi naturelle que sa légendaire méchanceté et son insolent égoïsme. Heureuse surprise donc pour Clémence. Et divine surprise pour Juliette.

C'en était fini pour Marie Célestine Juliette de ces interminables journées au pays de la Bête, de ces jours de vacances estivales passés à servir la famille, augmentée pour l'occasion de ribambelles de petits cons lâchés tel un vol de corbeaux, et pour deux bons mois de méfaits bénins, par de pervers établissements scolaires confessionnels, dans cette espèce de manoir familial, loin de toute agglomération ; demeure dont elle ne sortait, durant ces deux mois, que pour aller faire le marché, à bord de la calèche des maîtres, avec la maîtresse qui, pendant ce temps, courait les trois ou quatre boutiques de Marvejols (ou les cinq ou six de Mende) pour en ramener une lampe à huile, un jupon à frous-frous, une bonbonnière, un chapeau orné d'oiseaux ou de fleurs en mousseline.

Elle allait enfin vivre « sa » vie.

Ainsi s'amorça son *Drang nach Süd*, véritable conquête de l'Ouest pour la Cendrillon jusque-là coincée entre ses deux cents mots de français et ses quatre cents de patois

lozérien (idiome que l'on flatterait beaucoup en s'avisant de le dire occitan, tant il était à la langue de Bernard de Ventadour ce qu'au français peut être le langage des sémaphores : un moyen de se comprendre en gros et à l'écart de tout souci de nuances), et n'ayant du monde extérieur qu'une vision floue et sporadique.

Elle débarqua dans la solide demeure bourgeoise de Roquemaure avec les armes dont elle ne se savait pas encore disposer et son bagage unique, petitement garni de quelques minables vêtements, dont un, du dimanche, qui eût pu tenir lieu de tenue de travail à la première ouvrière d'usine venue (et ne parlons pas de cette aristocratie prolétarienne qui se prélassait déjà dans les bureaux en se prévalant du titre d'employé ; pour celle-ci, la tenue numéro un de Juliette eût tout juste servi de chiffon à astiquer les meubles...).

Commença alors une période de transition, que Juliette employa à se dégourdir les méninges. Elle découvrit le bonheur que l'on peut éprouver à lire les journaux, celui qui consiste à tendre, tout en travaillant, l'oreille et le tympan du côté du poste de radio en bakélite que les patrons écoutaient assidûment ou qu'elle et la vieille cuisinière qui la chapeautait mettaient à tue-tête dès que cette bourgeoisie s'en était allée passer l'après-midi à Avignon, à Nîmes ou à Orange.

Nous étions en 1934, et pas mal de choses commençaient à remuer sérieusement dans la société française. Ces tremblements atmosphériques, Juliette les percevait très clairement chaque fois qu'elle allait, le dimanche,

traîner ses premiers talons (oh, pas très hauts, mais la faisant déjà s'approcher d'un semblant d'apparence de féminité) dans la rue de la République ou sur la place de l'Horloge, dans ce qui lui paraissait être une immense cité, avec ses soixante mille habitants, ses trois ou quatre grands magasins, ses boutiques pour riches femmes de notaires, d'avocats, de médecins, de pharmaciens et de maraîchers...

Elle ne tarda pas à repérer les deux ou trois dancings ou lieux festifs où elle pouvait apprendre les danses à la mode.

Juliette ne répondait pas du tout aux canons généralement admis de la beauté; petite, bâtie à l'auvergnate (selon les normes anthropologiques et morphologiques d'alors, cela s'entend, chères Auvergnates du <sup>xxi</sup> siècle, vous qui êtes désormais toutes des sosies de Miss Univers...), costaude, elle n'en était pas moins débordante de gaieté, de vitalité, d'envies jusqu'alors refoulées. Elle exultait dès lors qu'un accordéon prenait son envol et que cela tourbillonnait dans le bastringue populeux, où les gars portaient casquette à la marseillaise ou, signe de distinction des plus raffinés, canotier estival.

Et elle tournait, elle tournait, elle tournait, épuisant l'un après l'autre ses cavaliers tel qu'un hussard d'autrefois était supposé le faire de ses chevaux lors des charges de la cavalerie impériale, emmenées sabre au clair et poitrail rebondi par le bouillant meneur d'hommes méridional, et futur roi de Naples, Murat. Elle riait aux éclats, encaissait les plaisanteries salaces des gars qui n'avaient pas froid

aux yeux, s'habitua à leur répondre du tac au tac, ce qui contribuait à mettre de l'ambiance.

La vie était belle.

Un jour, le bal où elle s'était rendue se trouvant dans la banlieue d'Avignon, quartier de Monclar, à l'angle de l'avenue du même nom et de celle du Cap-des-Villas, elle se trouva nez à nez avec un beau jeune homme mi-taciturne, mi-pince-sans-rire, escorté d'un autre qui lui ressemblait quelque peu et parut gigantesque à Juliette.

Il s'agissait de deux frères. Ardéchois, ils étaient descendus dans le Vaucluse, l'un, l'aîné, comme pâtissier, l'autre, Paul, comme boulanger. Le pâtissier, qui était à la fois l'aîné et le plus grand (il avait effectué son service dans les cuirassiers, arme qui ne comportait que des sujets de très haute taille, ce qui lui avait valu, doté d'un cheval et d'un casque à crinière, d'occuper la Sarre ou la Rhénanie entre 1929 et 1930), l'aîné donc avait, de leur éducation calviniste, conservé ce fond d'austérité qui faisait qu'on ne recherchait pas son compagnonnage, quoiqu'il fût de complexion apparemment, et même caricaturalement, débonnaire. Comme il était de surcroît attaché aux valeurs les plus traditionnelles et les plus pantouflardes, son jeune frère, fringant jeune premier cégétiste, le traitait assidûment de «vieux con», sans véritablement plaisanter ni mettre dans cette adresse la moindre pincée d'affectueuse taquinerie.

Paul était un bel homme, élégant, boute-en-train et militant de ce patchwork de causes dont les socialistes,



les protobolcheviks et les cégétistes avaient fait la plateforme d'un ersatz de credo commun et le motif de leur inlassable combat d'authentiques et non résignés damnés de la terre. Il était même, de par sa haute taille et sa solide carrure, sans doute aussi parce qu'il disposait de ce qu'on appelle une grande gueule, le porte-drapeau officieux mais préféré du syndicat, lors des défilés unitaires qui allaient se multiplier, à la faveur des grèves de 36. Il «fit» ainsi, à la tête de la délégation d'ouvriers boulangers CGT du Vaucluse, et drapeau tendu selon un angle d'une vingtaine de degrés, enté à son nombril et flottant dans l'air ambiant qui enrobait l'ensemble de la scène héroïque et revendicative, les grands défilés et meetings d'Orange, de Nîmes et de la Canebière («ah! la cane-cane-cane, canebière...»), ça chantait dans sa tête, tout chantait partout, de tous les côtés, Henri Garat chantait, Rellys chantait, Darcelys chantait, Méhul et Rouget de l'Isle chantaient, Jean-Baptiste Clément et Eugène Pottier chantaient... Paul pas trop car il chantait faux, mais il n'en pensait pas moins).

C'est en cette période héroïque et tumultueuse que la jeune Juliette, alors âgée de vingt-trois ans, fit la connaissance des frères ennemis, qui occupaient, les louant au mois, deux chambres contiguës dans un bar-hôtel-restaurant populaire du quartier Monclar, *Chez Blanc*. *Chez Blanc* faisait aussi bouledrome et, le samedi soir, bal (on disait *balletti* dans cette marche comtadine de la Provence déjà folklorisée, plutôt que *guinche*, vocable d'origine parigote – et, sans vouloir particulièrement de mal aux têtes de veaux, on préférait l'argot de Marseille, qui parlait davantage à ces anciens sujets du comte de

Toulouse, de la comtesse de Provence ou du pape en personne).

Paul ne jouait pas à la pétanque, mais ne crachait pas sur une partie de belote. Son frère, que rien n'intéressait, sinon ses chères pâtisseries, se contentait de regarder (les boulistes, les beloteurs, les danseurs, la foule dense du samedi soir, ainsi que, prioritairement, son vide intérieur, qui était massif). Parfois il regardait aussi son jeune frère, et alors il hochait la tête avec un mélange de consternation et d'indignation, en le voyant s'agiter, en l'entendant parler plus fort que tout le monde, en rougissant de la teneur de ses propos aussi bien que de ce vocabulaire dont Charles se demandait où il avait bien pu être allé le pêcher! Charles, lui, ne participait à aucune grève, et n'était pas syndiqué. D'ailleurs il était fiancé à la fille de son patron de Pont-Saint-Esprit, qui, en dédommagement du fait qu'il allait devoir supporter sa caricature de fille jusqu'à la mort, le pauvre, avait, pour eux deux, les chers bambins, acquis une très belle affaire rue Joseph-Vernet, affaire qui portait du reste le nom emblématique et fort engageant pour la clientèle de *Les Délices*, Avignon offrant des perspectives de développement infiniment supérieures à celles proposées par la bourgade rhodanienne, dont était originaire Henriette, la tonitruante et acerbe matrone qui lui tenait lieu, simultanément, d'épouse et de patronne (un peu comme Khadija avait été la patronne, puis l'épouse, de Mohammed le visionnaire).

Ils n'avaient rien en commun, sauf une chose de peu d'importance, sinon pour Juliette : ni l'un ni l'autre ne

savait danser; ni l'un ni l'autre ne le sut jamais; et dans ce handicap majeur la future frustration de Juliette eut l'occasion de trouver le terreau propice à un enracinement durable qui, des années plus tard, une fois banalisées les joyeuses galipettes nocturnes, prit inéluctablement l'aspect d'un buisson épineux, celui d'un motif de dissonance, et acquit l'envergure d'un signe de grave inadéquation. Car ce n'était vraiment pas le genre d'infirmité sociale qui risquait d'affecter les mœurs ludiques de la malicieuse et enjouée Juliette, laquelle raffolait de tout ce qui permettait de sauter, de virevolter, de tourbillonner, de taper du pied, de lever la jambe, depuis la bourrée qu'elle avait apprise au pays, grâce à son demi-frère accordéoniste, jusqu'au swing dont la mode se répandait à l'allure d'une Buick ou d'une Chevrolet d'avant la limitation de vitesse. Juliette venait, en car, de Roquemaure à la Porte de l'Oulle, puis à pied de ladite porte au café-bar-hôtel-restaurant-pension-dancing-boulodrome *Chez Blanc*.

Mais, sur le moment, ce désaccord à propos des vertus de la chorégraphie de salon, qui sonnait à la façon d'un hiatus, ne lui parut pas rédhibitoire, car Paul était beau et résolu boute-en-train, qualités qui la faisaient passer sur bien des incompatibilités subsidiaires; et, très sincèrement, ne serions-nous pas mal avisés de prétendre qu'elle avait tort? Si, assurément.

Si bien que, après avoir remarqué l'étrange binôme fraternel Charles-Paul, grands gaillards culminant à plusieurs centimètres au-dessus des têtes de ces Ibéro-Ligures italo-provençalisés constitutifs du cheptel humain

local, elle ne tarda pas à jeter son dévolu sur le séduisant Helvien gouailleur, farouchement athée et vivement (voire violemment si le besoin s'en faisait sentir) syndicaliste. Les deux frères portaient exactement la même tenue : pantalon rayé, veste impeccablement repassée, chemise blanche, cravate beige à larges rayures noires et obliques, le tout surmonté d'un canotier. Mais, si le couvre-chef de Charles était soigneusement vissé sur sa tête, celui de Paul était posé de travers, à la façon de Ménilmontant, popularisée par Maurice Chevalier, ce qui attestait indéniablement son affranchissement des normes sociales et comportementales culturellement placées sous l'obédience d'un fort suspect esprit bourgeois, et supposées convenables ; quant aux élégants vêtements, chez l'aîné, on les voyait constamment ajustés, soigneusement fermés par un bouton à la hauteur de l'abdomen, tandis que Paul gardait ouverte sa veste, qu'il quittait souvent pour retrousser ses manches afin de se sentir plus à l'aise.

Juliette n'avait pas encore la moindre opinion sur la condition prolétarienne et, d'une façon générale, ignorait superbement l'ensemble de concepts et de réalités qu'aurait pu recouvrir le terme de sociopolitique, si quelqu'un s'était avisé de déjà l'inventer dans cette « avant-guerre » moins portée que ne le fut l'« après-guerre » sur l'abus de ces concepts dont les « sciences humaines », qu'on n'avait pas encore sorties elles-mêmes de la boîte à idées, se feront les inlassables propagandistes. Étant passée de l'esclavage au statut, pour elle miraculeux, de domestique sous-payée, exploitée, mais dûment rétribuée et disposant de quelques heures de loisirs chaque semaine, elle se croyait parvenue au

summum de ce qu'une bergère du Gévaudan pouvait espérer en matière de destinée.

À vive allure, elle découvrit, à travers les lazzis et les bons mots du beau Paul, les vertus dynamisantes de cette décapante et contondante alacrité qu'autorise une totale et emphatique liberté d'expression de tout esprit émancipé, prompt à afficher des convictions plus ou moins anarchisantes, ou du moins provocantes, ainsi qu'un athéisme vigoureux et sarcastique et, bien entendu, qu'une haine farouche du patron exploiteur. Ce fut pour la jeune fille l'équivalent, en termes de Révélation, de ce que dut être, pour Max Jacob, la soi-disant apparition de l'effigie de la Vierge Marie sur le mur de sa chambre du Bateau-Lavoir (à moins qu'elle ne soit, cette vision, celle du fils barbu de la susdite, mais il n'est pas indispensable d'aller vérifier cet anecdotique détail dans les histoires de la littérature contemporaine; il y a quantité de choses dont l'urgence est infiniment plus urgente, quelque respect que puisse nous inspirer très sincèrement le poète judéo-catholique quimpérois qui mourut au camp de Drancy).

Elle s'amouracha instantanément de Paul et, dans la foulée, également de la CGT, de la SFIO, du marxisme-léninisme, de la lutte des classes, de la figure idéalisée de Louise Michel, du génie de Jean-Baptiste Clément en tant qu'auteur-compositeur (et dont nul n'aurait admis qu'il ait pu écrire *Le Temps des cerises* sans songer à la Commune, bien qu'elle n'eût point encore eu lieu lorsqu'il avait composé son beau chant d'amour triste). Et elle découvrit que tous ces braves gens, quoique

citadins, connaissaient eux aussi, au moins de réputation, ces cerises qu'on cueille en rêvant, pour en faire des pendants d'oreilles, image qui lui rappelait ses gambades moutonnières (quoique solitaires) d'autrefois dans les prairies à cerisiers et à pruniers de sa Margeride originelle.

Trapue, courte sur pattes, elle disposait d'une telle vitalité, d'un tonus si extraverti, d'un goût si prononcé pour la rigolade qu'elle cessa vite de rester inaperçue et, tout en égayant et animant la galerie de ses reparties dignes d'un soir de bourrée en pays auvergnat, s'imposa par son expertise, et quasi virile, façon de danser le be-bop en faisant voltiger ses fluets cavaliers par-dessus sa tête à elle, qui était sans doute plus proche, de par sa constitution et son aspect général, du râblé Du Guesclin que de la longiligne Jeanne d'Arc. Restée, durant son enfance, cantonnée dans un mutisme de soumission, elle trouvait soudain les mots qu'il fallait, et le ton qui allait avec, pour les faire tous (sauf ce rat mort de Charles) se plier en quatre et se taper sur les cuisses d'enthousiasme rigolard. Les entrains cumulés de Paul et de Juliette ne tardèrent guère à s'aimer, à faire ami, ami, à fricoter, à flirtayer, à échafauder des projets d'avenir, à entreprendre les formalités d'usage annonciatrices d'un mariage prochain, strictement civil, la bigoterie gévaudanaise et la sèche parpailloterie viva-rose étant d'un commun accord renvoyées aux orties dont étaient richement dotés les bas-côtés des routes sinueuses de ces deux versants opposés du Gerbier de Jonc qui formait la frontière naturelle de leurs terroirs d'origine réciproques.

Mariés au début de mille neuf cent trente-sept, en pleine liesse populaire, ils inaugurèrent, l'été venu, l'ère des congés payés, non sans avoir au préalable, en mars, mois des fous et des amoureux, mis en route avec succès l'usine testiculaire et ovarienne à produire des descendants, ce qui se conclut tout naturellement par le surissement dans le monde manifestement indifférent car blasé depuis fort longtemps, et en décembre, d'un fils, qui sera leur unique enfant commun (chacun d'eux étant appelé à compléter, des années plus tard, sa collection personnelle d'une unité, de sexe féminin, en partenariat fructueux, lui avec une nouvelle épouse, elle avec un nouveau mari).

L'entrain que savait mettre Juliette dans ses relations avec le restant de l'humanité n'était pas de nature à laisser indifférent le couple de limonadiers restaurateurs et hôteliers, les Blanc. Dès que leur femme de ménage eut la faiblesse de tomber enceinte et de déclarer forfait pour plusieurs mois, sans savoir même si elle aurait un jour la possibilité de reprendre le balai, la serpillière, le plumeau, le gros savon de Marseille et la balayette à cabinets, la phrase vint comme par enchantement aux lèvres de madame Blanc :

– Dites voir, Juliette, ça vous dirait de travailler pour nous, ici ? Puisque vous nous avez annoncé votre mariage avec Paul, dont le frère se marie de son côté avec la fille de son patron (avec qui il va par conséquent habiter dans l'appartement au-dessus de leur pâtisserie, rue Joseph-Vernet), vous pourriez vous installer tous les deux dans

la chambre déjà occupée par Paul, qui du coup n'aurait plus à payer de loyer ; vous seriez logés gratuitement, en échange de votre emploi, qui serait bénévole ; ainsi tout le monde serait gagnant... Qu'est-ce que vous en dites?...

Juliette se garda bien de refuser ou même de discuter ces conditions.

Pour les Blanc, elle était une sacrée bonne affaire : travailleuse acharnée, ultraperfectionniste, sans cesse disponible, outrepassant quand cela lui paraissait nécessaire ou simplement opportun le cadre de ses attributions, elle était la fée du logis et, de plus, s'y entendait pour mettre de l'ambiance dans le café-restaurant, où il lui arrivait même de servir, quand l'urgence se présentait.

Simultanément, elle assistait à la transformation, à vue d'œil, de sa nature, à la façon de la chrysalide quittant d'un seul coup son statut d'insecte rampant pour accéder à celui de papillon virevoltant.

Tout, jusque-là, l'avait maintenue dans une espèce de formol psychologique, fait d'un mélange de résignation, de soumission, d'humilité ; quoique, si elle y songeait bien, elle eût depuis longtemps éprouvé, tout au fond d'elle-même, de brusques accès de refus, d'insurrection, de révolte, constamment réprimés par la prudence atavique qui l'avait partiellement anesthésiée dès l'enfance.

Une autre Juliette arrivait à maturation et ne tarderait pas à exploser en pleine lumière.



## FAMILLES, JE VOUS HAIS

Du côté des Malgoire, c'est-à-dire de la famille de Juliette, l'annonce du mariage de celle-ci se fit par voie épistolaire car il était hors de question de convoquer tout ce monde et d'assumer les frais d'un repas d'une telle ampleur; mais car aussi nos deux tourtereaux n'avaient aucunement l'intention de se marier religieusement (d'autant que, elle d'origine catholique, lui né protestant, ils revendiquaient haut et fort un athéisme militant).

Lorsque, pour les premiers congés payés de l'histoire, Paul et Juliette montèrent à Montrodât, le garçon plut aux parents, qui le trouvèrent bon gars et robuste. Le frère Jules, pion d'internat chez les curés de Marignane, tiqua bien un peu, à cause de l'irrégularité affichée du beau-frère, mais aussi de cet insigne de la CGT qu'il arborait à la boutonnière. Mais Jules n'était pas un grand débatteur; il avait plutôt ce genre de comportement qu'on est accoutumé d'attribuer aux jésuites.

L'été de l'année suivante, lorsqu'ils montèrent de nouveau, lestés cette fois de leur bébé de sept mois, l'intégration du bouillant syndicaliste était chose faite. La

seule chose dont on eût à se plaindre en la circonstance, c'était l'ahurissante faculté qu'avait l'inferral bébé de s'égosiller à longueur de journée, sans que personne n'y puisse rien faire ni que nul ne comprenne quelle pouvait bien être la cause de ces incroyables et horripilants hurlements (qui, durant neuf mois, rendirent au couple la vie infernale).

Virginie, la mère de Juliette, qui avait proposé de le garder durant le temps d'une promenade amoureuse des jeunes époux, accueille leur retour avec un « ouf! » non dissimulé: « J'ai élevé huit enfants, j'en ai mis des dizaines au monde comme sage-femme bénévole; mais, des comme le vôtre, je n'en ai jamais vu! Je préfère garder une journée durant les chèvres, les brebis, les vaches, plutôt que de renouveler, même pour deux heures, cette expérience! Je t'aime bien, Juliette, et c'est pas que j'aime pas ton petit; mais, tant qu'il est comme ça, je m'en occuperai plus! Mais qu'est-ce qu'il a donc, bougre de bougre, ce marmot? »

Les choses n'allèrent pas aussi bien avec la mère de Paul. Les motifs de contrariété s'accumulaient dans sa tête.

Tout d'abord, son aîné, cafteur, lui avait dit combien ce frère turbulent s'était impliqué dans ces histoires de grèves, de syndicats, ainsi de suite...

Puis elle avait appris, par la lettre extrêmement brève que le jeune marié lui avait envoyée pour l'informer de son mariage, que celui-ci épousait une femme de ménage,

dont les parents étaient catholiques (autant dire descendants directs des abominables dragons de Villars), et que, de surcroît, cela n'avait aucune importance puisque ni elle ni lui n'étaient croyants et ne le seraient jamais (ce que Désirée eût à la rigueur pu concevoir, à condition que cela restât confiné à l'espace ultraconfidentiel du non-dit de politesse).

Désirée, qui avait été une très belle femme, née dans un hameau farouchement demeuré irrédentiste lors de la dramatique capitulation des Cévennes, et dont le mari était mort jeune à la suite d'un accident, avait espéré pour ses deux fils un destin au moins équivalent à celui du défunt (qui était menuisier ébéniste, de surcroît propriétaire du café « protestant » du Cheylard, tenu par sa femme). Or, si l'aîné s'était bien casé, cette tête en l'air de Paul prenait le chemin d'une déchéance prévisible en épousant une moins que rien.

Elle n'avait pas répondu à la lettre du plus jeune de ses fils et avait aussitôt fait enregistrer chez un notaire un testament stipulant que l'aîné disposerait du loisir de choisir ce qu'il voulait, à sa mort à elle, et de ne laisser que ce qui ne l'intéressait pas personnellement à son frère (disposition qu'en effet Charles respecta scrupuleusement, en raflant tout ce qui avait du prix, et ne laissant à son frère que des rogatons, que celui-ci refusa du reste avec mépris, à l'exception d'un lit et d'une armoire sortis des mains et de l'établi paternels).

Elle fit toutefois l'effort, lorsque le bébé eut atteint ses six mois, de descendre à Avignon et, logeant chez Charles,

de venir voir son petit-fils. Traitant sa belle-fille de haut, elle décréta que ce hurleur était fort mal élevé, qu'il était inadmissible qu'on laisse pleurer un enfant de la sorte et aussi continûment, que dans ces conditions elle préférerait ne le revoir que lorsqu'il aurait enfin figure humaine, si cela se produisait un jour. Et elle s'en fut. Son fils lui lança quelques reproches bien sentis, qu'elle accueillit en secouant la main d'une façon voulant signifier « parle toujours, mon pauvre ; on verra bien qui avait raison... » et elle sortit pour rejoindre la pâtisserie *Les Délices*.

Paul ne revit plus jamais sa mère vivante. Il alla assister à son enterrement sans émotion, par simple décence.

Quant aux relations avec le frère et la belle-sœur, elles furent inexistantes ou, lorsque, par l'intermédiaire de Juliette qui essaya d'amadouer son beau-frère à cause du petit et aussi parce qu'elle se rappelait avoir vu les deux frères ensemble lorsqu'elle les avait connus à la pension-dancing, deux ou trois tentatives furent faites ; elles avortèrent.

En plus, lors de l'Occupation, Charles, ayant appris par des irresponsables, qui le croyaient au courant, que son frère faisait partie de la résistance, survint un matin, à l'improviste, pour le sermonner en tant qu'aîné.

Non pas qu'il fût collaborateur ou même simplement pétainiste. Il s'en foutait de tout cela. Mais il estimait que son écervelé de frère faisait prendre des risques à son enfant, à sa femme, à tous les siens en fait, en adoptant une attitude aussi irréfléchie.

Paul lui répondit : Je te savais con ; mais, là, tu dépasses les bornes ; tu vois la porte, là, eh bien tu la prends et tu déguerpis ; on s'est assez vus je crois, pauvre connard !

À ce compte-là, les relations du couple avec leurs familles respectives se résumèrent à l'expression la plus simple ; elle fut même en quelque sorte résolue par l'absurde...

## LA MÉTAMORPHOSE

Juliette avait mis le doigt dans un engrenage. Tout d'elle-même y passa sans transition.

Elle garda, tant que ses conditions de vie le lui permirent, son enjouement, sa verve. Mais l'autorité lui vint, qui se mua progressivement en autoritarisme. Son entrain devint de l'interventionnisme tous azimuts. Sa faconde, du bagou, puis à jet continu une anthologie jamais close de cinglantes réparties, de violentes assertions, de rudes affrontements verbaux. Ces mots qui lui avaient si longtemps fait défaut sortirent soudain du néant ; son vocabulaire se fit revendicatif, contradicteur, insolent. Puis, hélas, se mit à radoter, à effectuer des tours sur lui-même, de façon aussi lancinante mais infiniment moins esthétique que peut l'être le tournoiement mystique des derviches tourneurs de Konya.

Elle s'en prit aux uns, aux autres, puis à un peu tout le monde, et enfin aux plus proches. Chacun en vint très vite à redouter ses sorties tonitruantes et sans aucune réplique possible.

En même temps, sa drôlerie avait fini par surpasser celle, plus mesurée, davantage bon enfant, moins sarcastique et décapante, de son débonnaire quoique soupe au lait de Paul, dit Popaul dans la boulange.

Si l'on considère les choses du point de vue du substrat idéologique sous-tendant cette nature violemment sismique, on est bien obligé de constater que tout cela constituait tout à la fois, et de la façon la plus déconcertante qui se puisse concevoir, un conglomerat de causes, parfois apparemment opposées, de refus, de répudiation, d'insurrection, d'indignation, de rage folle. Tout la mettait hors d'elle et la faisait réagir sans une once de prudence, sans la plus petite ombre de retenue, sans logique ou même cohérence discernable, la raison n'ayant pas la moindre prise sur ses accès de colère.

Elle se mit à s'en prendre à tout et à tous. Cela semble lui être venu à la faveur de ces grandes manœuvres contestataires et revendicatrices de 1936, dont elle avait fiévreusement partagé avec son amoureux, promptement devenu son mari, la ferveur et l'intensité.

Il semblerait que sa rage ait eu pour origine le constat, fait par elle-même, que la révolution n'était, une fois de plus, pas allée jusqu'à son terme, et que le pire de ce que ces « ils » avaient fomenté contre les pauvres gens depuis la nuit des temps restait scandaleusement à l'œuvre. Et s'appliquait tout particulièrement, de manière irréfutable et que chacun d'ailleurs pouvait constater s'il était

de bonne foi, à la prendre pour cible, elle en particulier, principalement elle.

Elle, bougre de bougre !

Extrémiste et jusqu'au-boutiste, elle l'était dans tous les sens du terme et dans un tourbillon de contradictions : pour prôner l'arasement des séquelles nauséabondes du vieux monde et pour préconiser le retour à la prétendue douceur de vivre de l'ancien temps (dont elle avait fait l'un de ses mythes favoris) ; pour abolir les vieilleries et bannir la nouveauté. Elle s'en prenait aux ordonnateurs et représentants de la loi et à ceux qui l'enfreignaient, aux amoureux exhibitionnistes et aux timorés refoulés qui (en Allemagne où elle en vint ultérieurement à vivre dix années de son existence) n'osaient se tenir par la main dans la rue. Elle haïssait l'ordre tout autant que le désordre, la contrainte comme le moindre soupçon de laxisme.

Dans une même séquence, elle pouvait pleurer sur les effroyables conditions d'existence qu'avait effectivement connues son enfance et regretter amèrement la perte de ce temps magnifique où tout avait été plus beau, plus grand, plus noble, plus propre, plus humain, meilleur marché, plus goûteux, mieux organisé, mieux géré, mieux réparti, plus vivable. Et ce temps-là était exactement le même que celui qu'elle décriait par ailleurs, souvent dans la foulée de la même tirade, avec désolation.

Au demeurant, sa vie ayant été extraordinairement nomade, rien ne lui plaisait de l'endroit où elle se trouvait, quel qu'il soit, l'endroit quitté, qui lui avait



antérieurement si fort déçu, acquérant avec le recul des mérites et des qualités après lesquels elle ne se lassait jamais de soupirer. Tout était mieux avant, mais également ailleurs; quel que fût cet avant et où que pût se trouver cet ailleurs.

Heureuse de quitter l'horreur de sa vie aux champs, qu'elle regretta aussitôt, elle quitta avec ravissement l'abomination de son existence de bonne assignée à résidence, pour finir par la chérir avec nostalgie; puis elle plongea goulûment dans les délices d'une domestication semi-citadine, d'apparence moins abrupte, qu'elle trouva aussitôt détestable avant de soupirer sur ce beau temps d'autrefois, quand elle l'eut abandonné pour un emploi de femme de ménage surexploitée en manque des délices perdus de l'ancien servage, ainsi de suite, regrettant chaque fois de la façon la plus amère et la plus démonstrative les conditions de vie véritablement idéales qu'elle avait successivement perdues. Le summum de sa frustration, et le moment de sa vie qui resta pour elle le lieu géométrique de sa nostalgie, ce fut cette effroyable expérience américaine où, en 1946, elle s'en fut à l'aventure, à la suite d'un G.I. ivrogne qu'elle dut quitter sous la pression de la Croix-Rouge américaine pour se réfugier chez de vieux émigrants d'origine française (qui ne parlaient plus, trente ans après être arrivés aux *States*, en 1919, que le patois du Gard, dont elle s'accommoda fort bien en recourant aux services gratuits de celui de Lozère, les deux étant probablement aussi proches l'un de l'autre que l'est le luxembourgeois du badois). Elle avait dû finir par rentrer en France après une année d'errance; mais dans sa mémoire, cet

exil pénible et décevant autant que frustrant avait été le meilleur moment de sa vie !

Lorsque son mari la trompa par lassitude (car elle lui menait la vie dure et il n'était pas homme à supporter indéfiniment d'aussi incessants et injustifiés accès de récrimination), elle refusa de discuter, exigea le divorce qui la laissait seule avec un enfant, une pension alimentaire insuffisante et l'obligation de marnier dix heures par jour à astiquer et balayer des appartements bourgeois, alors que la bonne pâte d'homme était au bord du retournement psychologique, et de la culpabilisation rédemptrice. Mais le masochisme qui sous-tendait sa neurasthénie lui dictait de ne surtout jamais se dérober aux appétissantes suggestions proposées par ce merveilleux destin contraire, dispensatrices d'affres délicieuses.

Commença alors une séquence de quelque cinquante ans (c'est-à-dire jusqu'à sa mort) durant laquelle elle ne cessa d'alterner les diatribes contre l'époux infidèle et trop faible pour avoir su résister aux envoûtements d'une demi-sorcière italienne, tout en clamant les mérites de cet homme beau, bon, généreux, courageux (tout autre chose enfin que la pauvre chiffie molle allemande qu'elle avait épousée en secondes noces à son grand regret rétrospectif, regret ou plutôt remords qu'elle ne manquait jamais de proclamer haut et fort, de préférence en présence de l'intéressé perclus de culpabilité et tout près, à l'instar de Sveik, d'opiner : « *Ja wohl, Herr Hauptmann* »). Au nom de Paul, elle se récriait dans un premier temps : qu'on ne lui parle plus de ce traître, déserteur du foyer où l'on pouvait s'engueuler gentiment à longueur de

journee en s'envoyant des assiettes à la figure à travers la cuisine-salon-salle à manger ; puis elle enchaînait, sans avoir le sentiment de se raviser, en se rappelant comme il était astucieux, drôle, charmant, gentil, attentif, bon père, courageux résistant, syndicaliste exemplaire, et tout autre chose que ce pauvre Gerhardt, souffre-douleur seulement coupable de supporter sans rechigner les humiliations qu'elle lui imposait, en adulant même son bourreau domestique, le pauvre type, la larve humaine ! disait-elle de lui : Tu crois qu'il va se rebiffer ? Tu penses ! Il a bien trop peur de moi ! Plus je lui en dis, plus il plie l'échine ! Pauvre type ! Ah, ce n'est pas ton père qui m'aurait laissée lui parler comme ça ! Il m'aurait retourné deux baffes, vite fait, lui ! Et en plus, il était rigolo, Paul, tandis que cet *arme und lumpen Kerl*, regarde-le s'excuser d'être ainsi humilié ! Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir hérité d'un pareil pantin articulé ?

Voilà ce que son fils pouvait entendre de façon réitérée à chacune de ses visites. Il avait essayé à plusieurs reprises de se mêler de cette pénible affaire, de lui faire entendre raison. C'était pour l'entendre lui répondre qu'il ne savait pas ce qu'elle endurait, que ce n'était en plus sûrement pas lui, toujours dans son coin en train de lire, jamais à rigoler, exactement comme son croque-mort d'oncle, et tout à l'opposé de son père, son gai luron de père, son joyeux drille de père, toujours avec le mot pour rire, et le poing dressé s'il le fallait, la baffe prête à jaillir de sa colère, ce n'était donc pas lui qui serait en mesure de lui conseiller quoi que ce soit ; bon, juste, il y avait cela, pour ce qui était du père, et à son débit : il n'aimait pas la danse, alors qu'elle aimait tellement ça, elle, la danse, et puis,